

# Toutes les émotions du roman-fleuve

Dans «L'homme qui apporte le bonheur», entre New York et le delta du Danube, Catalin Dorian Florescu signe une épopée d'une grande intensité dramatique

Julien Burri

«**L**e fleuve accueillait les morts en douceur, comme s'il avait su que ce n'étaient pas des morts comme les autres. L'East River, parfois si impétueux, déroulait dans l'aube un vaste ruban de plomb. Il était patient, il ne voulait pas s'ingérer dans les affaires des hommes.» Lorsque Catalin Dorian Florescu a posé ces mots sur le papier, toute la suite du roman s'est déroulée. C'est ainsi qu'il procède, cherchant la bonne entame, la bonne ouverture, «comme aux échecs», précise-t-il au téléphone. «Je suis un écrivain instinctif. Je commence par la première phrase. Elle est capitale. C'est comme la naissance d'un enfant. La première phrase arrivée, je suis lié au texte. Il m'indique de quoi il a besoin, où il veut aller.»

Catalin Dorian Florescu décrit l'écriture comme une «danse», un «tango». Il explique qu'il ne faut jamais commencer à lire un roman par sa quatrième de couverture, où figure la présentation rédigée par l'éditeur. Pour savoir si un livre est fait pour vous, sentir son souffle, sa présence, il faut lire ses premières lignes et voir si l'on est emporté.

## «Le petit Caruso»

Le roman s'ouvre dans un New York glacé, le premier jour de l'an 1899. Le héros, Paddy, a 14 ou 15 ans. Enfant trouvé, il s'imagine tombé de la Lune. Il vit dans la rue, parle les langues du ghetto – un peu l'italien, un peu le yiddish, un peu l'anglais – fait reluire des chaussures et vend des journaux à la criée (quand il ne s'emballe pas dans leurs pages pour tenter de se prémunir du froid).

Mais lorsqu'il chante, il est capable d'arrêter le temps, de toucher les cœurs. D'ailleurs, on le surnomme «le petit Caruso» : «Il y a le grand Caruso là-bas en Europe et le petit, ici. C'est moi. Je connais des chansons guerrières, des chants

d'adieu, des chansons romantiques, c'est à vous de choisir», déclarera-t-il pour amadouer un directeur de théâtre décati et alcoolique.

Il exercera divers petits «métiers», sales, noirs, mais gardera la sympathie du lecteur. Jamais ce dernier n'est pris au piège par la noirceur des événements décrits: humour, empathie, grandeur de sentiments humains accompagnent le flux inexorable du récit.

De l'autre côté de l'Atlantique, voici le delta du Danube en 1919: «Le fleuve était les entrailles de l'Europe. Il absorbait tout ce qui lui était confié au cours de son long cheminement à travers le continent et le déposait à l'est. [...] L'Europe, emportée là, renaissait ici.» Le diable rôde dans les roselières et porte de nombreux noms, qu'il faut se garder de prononcer à voix haute: Necuratul, Avizuva, Abaroca, Ogarda...

## Tissé d'échos

Sur cette terre mêlée d'eau, il est aussi question d'un cercueil. Une mère accouche. Elle a perdu ses enfants précédents mais celui-ci, grâce à la sorcellerie, vivra. Le père n'y croit pas. Alors que sa femme met leur fille au monde, lui fabrique, imperturbable et glaçant, un petit cercueil. Elena sera la deuxième héroïne du roman. Le père demande pourquoi l'enfant ne pleure pas, la mère répond: «Parce que les femmes sont plus malignes que les hommes. Toi tu pleures tout de suite. Mais elle, elle sait qu'elle doit garder ses forces pour tout le reste de sa vie.»

Deux continents, deux fleuves, l'East River et le Danube, deux narrateurs, un homme et une femme, les morts et les vivants... Le début de l'aviation et le 11 septembre 2001. Ces presque 300 pages sont tissées d'échos.

L'humour de Ionesco, le pessimisme radical de Cioran... Les auteurs roumains ont souvent un don pour révéler les différentes nuances du noir. Florescu, lui, rend la noirceur chaleureuse. Son récit est un fleuve charriant chagrins



**Genre** Roman  
**Auteur** Catalin Dorian Florescu  
**Titre** L'homme qui apporte le bonheur  
**Traduction** De l'allemand par Elisabeth Landes  
**Editions** Editions des Syrtes  
**Pages** 292



Un pêcheur sur le bras de Sulina, dans le delta du Danube, en Roumanie. (1999/Tommaso Bonaventura/Contrasto/laif)



«Je suis une éponge, je vais dans les rues, je parle avec les gens,  
je fais des recherches dans les bibliothèques»

Catalin Dorian Florescu, écrivain

et désespoirs, mais dans la joie de pouvoir les raconter. Malgré les drames, un peu de chaleur humaine persiste à chaque fois et se transmet.

Plusieurs personnages aimeraient adopter les héros, recréer une filiation, comme un petit fleuve de sang. Tout est mouvant, tout passe, se dépose plus loin, se dénoue, se renoue, rien ne se perd, à l'image des cendres d'Elena, la fille du delta, répandues dans New York par sa fille: «Le souffle du vent pousserait maman dans les rues de Downtown, elle irait s'échouer dans le ventre de la ville, sur les quais, les boucles des enfants et les crânes nus des vieillards. Un chien tenterait de la happer et maman s'engouffrerait dans sa gueule. Un couple de touristes prendrait le ferry de Staten Island, et maman s'insinuerait dans l'étui de leur appareil photo. Elle partirait au Japon ou s'arrêterait dans le Colorado.»

#### Le drame d'un peuple sage

Arrivé en Suisse en 1982, alors qu'il avait 15 ans et que sa famille fuyait le régime de Ceausescu, Catalin Dorian Florescu écrit en allemand, depuis Zurich, tout en exerçant le métier de psychologue. C'est toujours son pays d'origine qui l'inspire: «Le mystère roumain, le monde magique de la Roumanie, le drame historique d'un peuple sage.» Tous ses récits commencent ou s'achèvent là-bas.

Seule une partie de l'œuvre de Catalin Dorian Florescu est traduite en français pour le moment. Trois romans. *Le Masseur aveugle*, publié par Liana Levi en 2008, débute ainsi: «Il y avait encore une miette de beauté. Tant que je croyais cela, j'étais en sécurité.» *Le Turbulent Destin de Jacob Obertin*, paru au Seuil en 2013, qui valut à son auteur le Prix suisse de littérature, s'ouvre sur cette image: «Toute tempête enferme un diable.»

Avant de commencer à écrire, l'auteur amasse une vaste documentation. Il a ainsi cherché à connaître de fond en comble l'histoire de New York depuis la création de la ville jusqu'au 11 septembre. Il s'est aventuré dans le delta du Danube, où vivent les Lipovènes, ancienne communauté orthodoxe. Il a sympathisé avec ses pêcheurs. «Je suis une éponge, je vais dans les rues, je parle avec les gens, je fais des recherches dans les bibliothèques.»

Il est influencé par des rencontres également. A Washington, il a côtoyé un homme habillé comme un acteur de films muets, un mime excentrique capable de raconter toute l'histoire des Etats-Unis et du music-hall. Il s'en est inspiré pour créer l'un de ses deux narrateurs.

Lui qui a été très marqué par le cinéma (Fellini ou Kusturica, mais aussi le néoréalisme italien de Rossellini) imagine des scènes d'une grande force visuelle. «Pour chaque roman, j'ai des images clés en tête. C'est comme un archipel. Avec l'écriture, je dois réunir ces îles, construire des ponts.» Pour toucher le lecteur, pour que quelque chose reste après la dernière page, il ne faut pas imiter la réalité, insiste-t-il, mais la recréer. «Alors le lecteur se retrouvera, parce que le livre racontera l'histoire humaine et notre lutte pour survivre.» ■